

TRADITIONS TÉRATOLOGIQUES

OU

RÉCITS

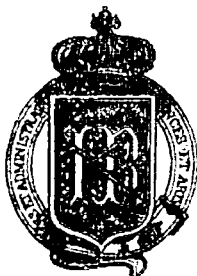
DE L'ANTIQUITÉ ET DU MOYEN-ÂGE
EN OCCIDENT

SUR QUELQUES POINTS DE LA FABLE
DU MERVEILLEUX ET DE L'HISTOIRE NATURELLE

PAR

D'APRÈS PLUSIEURS MANUSCRITS INÉDITS
GREC, LATIN, ET EN VIEUX FRANÇAIS

PAR JULES BERGER DE XIVREY



PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU ROI

A L'IMPRIMERIE ROYALE

M DCCC XXXVI

pp- 1-1xxiii, 1-603

LA PROPRIÉTÉ DE LA LICORNE (1).

(Folio 363 recto, 2^e col.)

La licorne, seigneurs, est une beste tres cruelle qui ha le corps grant et gros, en fasson d'un cheval (2). Sa deffence est d'une corne grant et longue de demye toise (3), si pointue et si dure qu'il n'est riens qui par elle n'en soit perce, quant la licorne les ataint à-toute sa vertuz. Sa vertu est si grant qu'elle tue le elephant quant elle le rencontre de sa corne, laquelle elle luy boute ou ventre. Ceste beste est si forte qu'elle ne puist estre prinse par la vertu des veneurs, sinon par subtilite. Quant on la vieult prendre, on fait venir une pucelle au lieu où on scet que la beste repaist et fait son repaire. Si la licorne la veoyt, et soit pucelle, elle se va coucher en son giron (4) sans aucun mal lui faire, et illec s'endort. Alors viennent les veneurs qui la tuent ou giron de la pucelle. Aussi si elle n'est pucelle, la licorne n'a garde d'y coucher, mais tue la fille corrompue et non pucelle (5).

Sainct Gregoire dit sur le livre de Job (6) que la licorne est une beste si tres fiere que quant elle est prinse on ne la puist dampder*, tenir, ne garder; mais se laisse morir de dueul.

* *Dampster.*

Le docteur Plinius dit aussi en son VIII^e livre (7) que quant elle se vieult combattre contre le elephant, lequel elle hayst mortellement, elle lyme et aguze sa corne contre les pierres, ainsi que feroit ung bouchier son cousteau pour occire quelque beste. Et en la bataille que les deux bestes ont l'une contre l'autre, la licorne lui fourre ou ventre, parce que c'est la plus molle partie de l'elephant.

La licorne est grant et grosse comme ung cheval, mais plus courtes jambes. Elle est de couleur tancee. Il est troys manieres de ces bestes cy nommees licornes. Aucunes ont corps de cheval et teste de cerf et queue de sanglier, et si ont cornes noires, plus brunes que les autres. Ceux-ci ont la corne de deux couldees de long. Aucuns ne nomment pas ces licornes dont nous venons de parler licornes, mais monotos ou monoceron (8). L'autre maniere de licornes est appelee eglisseron (9), qui est à dire chievre cornue. Ceste-cy est grant et haulte comme ung grant cheval, et semblable à ung chevreul, et ha sa grant corne tres aguhe. L'autre maniere de licorne est semblable à un beuf et tachee de taches blanches. Ceste-cy a sa corne entre noire et brune comme la premiere maniere de licornes dont nous avons parle (10). Ceste-cy est furieuse comme ung thoreau, quant elle veoit son ennemy.

NOTES.

(1) L'auteur a puisé la plus grande partie de cette *propriété* dans le chapitre de Barthélemy d'Angleterre, intitulé *Rhinoceros*.

(2) Nous parlerons, à la fin de ces notes, des différents animaux auxquels d'innombrables interprètes ont cherché à ramener la *licorne* des fables du moyen âge. Cette tradition merveilleuse remonte à une haute antiquité, puisque Ctésias, *Indic.*, c. xxv, nous donne déjà la description détaillée d'un animal unicolore dans son *Âne sauvage de l'Inde*, qu'il représente avec la taille d'un cheval, ou même plus grand, tout le corps blanc, la tête couleur de pourpre, les yeux bleus, une corne au front longue d'une coudée, rouge à sa partie supérieure, blanche à sa partie inférieure et d'un beau noir au milieu. C'est, dit-il, le seul scilpède qui ait l'osselet et la vésicule du fiel. Aristote qui reproduit ces derniers détails, *De animal. Histor.*, l. II, c. 1, et *De Part. animal.*, l. III, c. 11, les a probablement empruntés, ainsi que le remarque Camus, à Ctésias, dont Élien, selon sa coutume, amplifie le récit, l. IV, c. LII. Manuel Philé a reproduit Élien dans son poème, au chapitre intitulé : *Περὶ ὀρέγγου καὶ αὐτοῦ κέρατος*. Pline se contente de dire : « Unicorne [animal] asinus tantum indicus. » *Hist. nat.*, l. XI, c. CVI (ou XLIV). Nous parlerons ci-après des autres animaux unicornes nommés par les anciens.

(3) *Longue de demys toise*. C'est la dimension que Pline donne à la corne du *monoceros*, « cubitorum duum; » car la coudée répond à un pied et demi, d'après l'évaluation de Vitruve, *De Architect.*, l. III, c. 1. Cette corne paraît avoir passé, de tout temps, dans l'Inde, pour avoir des vertus merveilleuses. Selon Ctésias, « on en fait des vases à boire. Ceux qui s'en

servent ne sont sujets ni aux convulsions, ni à l'épilepsie, ni à être empoisonnés, pourvu qu'avant de prendre du poison, ou qu'après en avoir pris, ils boivent dans ces vases de l'eau, du vin ou d'une autre liqueur quelconque. — Bochart, *Hierozoic.*, part. I, l. III, c. xvi, p. 937, rapporte encore, d'après des textes arabes, qu'en Orient les princes en ont des manches de couteau, dont la propriété est de se couvrir de sueur, quand le mets coupé par la lame est empoisonné. Il cite aussi Alkazin, qui rapporte que la corne du monocéros est garnie de cannelures convexes, creusées en dedans. Un autre auteur assure que, si l'on coupe cette corne par le milieu en long, on y trouve la figure d'un homme, d'un oiseau ou de quelque autre objet, dessiné en blanc avec beaucoup de délicatesse et occupant toute la surface interne de cette corne, depuis la base jusqu'au sommet. Suivant Algiahid, on y voit plusieurs figures singulières. Ce sont, d'après Damir, comme des paons, des chèvres, des oiseaux, des arbres et même des hommes, toujours admirablement représentés. Bochart cite encore plusieurs textes arabes qui font mention du haut prix que les Chinois mettent à cette corne, dont ils font des ceintures, des bandriers et des colliers.

(4) Elle va se coucher en son giron. Cette tradition est peut-être venue de l'Orient, où elle était en grande vogue, à en juger par les textes arabes que Bochart cite à ce sujet. En Occident, le plus ancien auteur qui en fasse mention est Isidore de Séville. « Tanta autem est fortitudinis, ut nulla venantium virtute capiatur, sed, sicut asserunt qui naturas animalium scripserunt, virgo puella praeponitur, quae venienti sinum aperit: in quo ille, omni ferocitate deposita, caput ponit, sicque sopore velut inermis capitur; » *Origin.*, l. XII, c. II. Nous ne ferons qu'indiquer les auteurs suivants où cette tradition a été reproduite: Eustathe, *Hexamer.*, p. 40; Pierre Damien, l. II, epist. xviii; Albert le Grand, *De Animal.*, l. XXII, tract. II.

c. 1; Jean Tzetzes, *Chilid.* V, c. VII. et Barthélemy de Glanvil, à qui notre auteur a emprunté ce qu'il en dit.

Alkazin parle aussi de l'amitié qui existe entre le monocéros et le pigeon. Les arbres où cet oiseau fait son nid sont ceux sous lesquels le monocéros aime à se reposer. Il semble prendre plaisir au roucoulement du pigeon, qui, de son côté, vient se percher sur sa corne. Pendant ce temps-là le monocéros reste immobile pour ne pas le faire envoler.

(5) D'après l'écrivain arabe Damir, cette fille ne doit pas être une vierge, puisque le monocéros vient auprès d'elle pour la lécher.

(6) « Gregorius super Job in moralibus : Rhinoceros, inquit, fera est naturæ omnino indomita, et si quo modo capta fuerit, teneri nullatenus possit impatiens, quia, ut dicitur, ilico moritur. » Bartholom. Angl., *De Propri. rerum*, l. XVIII, c. LXXXVIII, de rhinocerote.

(7) « Cornu ad saxa limato, preparat se pugnae, in dimicatione alvum maxime petens, quam scit esse molliorem. » Cap. XXIX (ou XX). Nous avons parlé plus haut, p. 489, de ce combat de l'éléphant et du rhinocéros, dont Bochart fait aussi mention d'après un texte arabe.

(8) « Asperrimam autem feram monocerotem, reliquo corpore equo similem, capite cervo, pedibus elephanto, cauda apro, mugitu gravi, uno cornu nigro media fronte cubitorum duum eminente. Hanc feram vivam negant capi. » Plin., *Hist. nat.*, l. VIII, c. XXXI (ou XXI).

(9) Ce mot *églinseron* vient par corruption de *αιγάς* par le capricorn. Est-ce à cette espèce qu'il faut rapporter l'unicorne décrit par Philostorge (l. III, c. 11), et dont la représentation se trouvait de son temps à Constantinople? Il avait une tête de serpent, surmontée d'une corne recourbée, de moyenne longueur. Son menton était garni d'une barbe touffue, son cou fort long se dressait en l'air par ondulations comme un ser-

pent. Le reste de son corps ressemblait beaucoup à un cerf, et ses pieds à ceux d'un lion.

(10) L'imagination semble d'autant plus féconde que ses créations ont moins de fondement dans la réalité. C'est encore une question aujourd'hui, et où il y a beaucoup plus de raisons pour la négative, de savoir s'il existe un animal unicolore, c'est-à-dire n'ayant qu'une seule corne au milieu du front, et non au bout du nez comme le rhinocéros. Or, d'après tous les récits des anciens, on croirait que c'est un genre nombreux, où la classification est surtout difficile. Ces différentes espèces indiquées par notre auteur ajoutent encore quelques combinaisons nouvelles. Bochart remarque au sujet de leur interprétation la grande dissidence des auteurs, qui diffèrent plus entre eux, dit-il, que les poètes dans leurs descriptions des Sphinx, des Chimères, de Cerbère, de Lamia, des Gorgones, des Sirenes.

Connaissions-nous aujourd'hui cet animal ? dit Camus. Existe-t-il ? *Notes sur l'hist. des animaux d'Aristote*, p. 82. M. Cuvier a discuté avec attention cette question dans un *excursus* sur le xxxi^e chapitre du VIII^e livre de Plin. Il trouve dans les récits des anciens cinq animaux unicornes : 1^o l'âne indien ; 2^o le cheval unicolore ; 3^o le bœuf unicolore ; 4^o le monocéros proprement dit ; 5^o l'oryx d'Afrique. Il démontre que la plupart des caractères attribués à ces différents unicornes peuvent se rapporter au rhinocéros, dont la corne, à laquelle on attribue encore aujourd'hui dans l'Inde des vertus singulières, fut connue des Grecs avant l'animal qui la porte, comme l'ivoire fut connu avant l'éléphant. M. Baehr, dans sa note sur le xxv^e chapitre de Ctésias, page 330 et suivantes de son édition, a établi beaucoup de savants et ingénieux rapprochements entre l'âne indien de cet historien et le rhinocéros.

Les autres caractères de cet âne indien, ou sont évidemment merveilleux, ou ne peuvent s'appliquer au rhinocéros,

mais en les réunissant à ceux des autres unicornes, on peut y trouver l'indication plus ou moins exacte d'autres animaux réels.

Avant M. Cuvier, Bochart avait pensé à l'oryx. Il prouve que l'animal appelé en hébreu *reem* est l'oryx. Il apporte en preuve la comparaison de tous les passages de l'antiquité au sujet du *reem*, et en les faisant concorder, il rejette la traduction de l'hébreu *reem* par le mot grec *μωάκτιρος*, qui est dans la Septante. Il substitue donc à ce mot celui d'*ὄρυξ*, et il donne encore à l'appui de cette interprétation la gravure d'un ancien tableau trouvé en Italie et qui lui avait été communiqué par l'illustre Huët. Cette gravure représente cinq oryx dans différentes positions; ils ont assez de ressemblance avec la peinture de l'onagre qui est exécutée sur le beau manuscrit de Philé par la fille de Vergèce, et par conséquent avec l'âne indien décrit par Élien. — Nous ne pourrions, sans nous écarter de notre sujet, suivre Bochart dans cette discussion très-étendue, qui n'a pas moins de vingt-quatre pages in-folio. Mais nous remarquerons qu'il a été induit en erreur, en croyant que l'oryx n'a réellement qu'une corne.

M. Cuvier explique d'une manière très-vraisemblable comment s'est répandue cette fausse opinion, par la disposition invariablement consacrée des peintures hiéroglyphiques, où, les figures étant vues complètement de profil, un quadrupède à deux cornes paraît n'avoir qu'une corne et deux pieds. Cette remarque pourrait s'opposer au raisonnement de Malte-Brun qui, pour corroborer l'assertion d'un écrivain du XVI^e siècle, Garcias, suivant lequel les premiers navigateurs portugais auraient vu de véritables licornes au midi de l'Afrique, ajoute : « C'est précisément dans cette même région que deux bons observateurs modernes (Sparrmann, *Voyage au Cap*; Barrow, *Voyage à la Cochinchine*) ont remarqué un grand nombre de dessins d'un animal unicorne; tous les rochers de Candébo et

l'animal que les Indiens du Maduré appellent *renard armé*, jusqu'à cet animal que nous supposons. Le *renard armé*, que M. Duhamel nous a fait connaître d'après M. de Manneville, porte sur le derrière de la tête une corne qui n'est, à la vérité, longue que de cinq lignes, mais qui l'est assez pour prouver que la licorne n'est pas un animal impossible. » Note sur la traduction de Plin., par Poincnet de Sivry, l. VIII, c. xxi, p. 376. — Il existe, dit Malte-Brun, des antilopes chez qui les deux cornes sortent d'une base commune, élevée de deux pouces au-dessus de la tête. Or qui peut donc empêcher la nature de prolonger cette unité depuis les deux bases jusqu'à la pointe? » L'ieu cité.

Cette description de la licorne termine les notions de zoologie insérées dans le roman d'Alexandre, tel que nous l'offre l'ancien manuscrit de Saint-Germain-des-Prés, n° 138. Comme de pareils extraits ne se prêtent pas à une disposition méthodique, nous avons laissé ces *Propriétés des bestes* dans l'ordre où elles se trouvent. Nos lecteurs y auront pu prendre une idée de la manière dont les *liseurs et auditeurs des gestes Alixandre* recevaient, au milieu du récit merveilleux de ses *grandes prouesses et nobles surprises*, quelques faits de science et d'observation, sous ce vaste réseau tératologique, dont toute instruction devait alors s'envelopper pour pénétrer dans les nobles manoirs de nos provinces. La science, déjà si remarquable en France, au commencement du xvi^e siècle, chez quelques hommes d'élite, était encore bien peu répandue. Et nous sommes convaincu que ces espèces d'encyclopédies bâtarde, si l'on peut s'exprimer ainsi, ont puissamment contribué à en répandre au moins le goût et le désir.